

Les P'tites Michu dans la presse parisienne

Étienne Jardin

Sans être exceptionnelle, la couverture médiatique des *P'tites Michu* surprend par son ampleur. Celle-ci dépasse de beaucoup les commentaires générés par les autres créations des Bouffes-Parisiens en cette année 1897 – *La Peur du gendarme* (Ferrier/Darien) et *Les Petites Femmes* (Sylvane/Audran) – et se rapproche davantage du volume de textes consacrés à la réception de l'Opéra-Comique (telle *Sapho* de Massenet, également créé en novembre 1897). Étonnante est aussi la grande bienveillance avec laquelle la plupart des journaux de la capitale, depuis les quotidiens généralistes jusqu'aux revues spécialisées, se penchent sur l'œuvre nouvelle. Ce quasi-consensus, qui s'établit notamment autour de la qualité de la partition d'André Messager, détonne au sein d'une époque privilégiant la polémique esthétique permanente. Il serait cependant vain de chercher des comptes rendus analysant point par point la partition : une production des Bouffes-Parisiens, même de haute qualité, ne peut être abordée avec autant de sérieux qu'une création des théâtres principaux.

Et la jolie musique ! Comme elle est souple, preste, ingénieuse ! Comme elle sait être gaie sans être banale, tendre sans être romancière, savante aussi sans être pédante. Et c'est de l'amusement, du charme ; et la perfection même. Car, vous ne l'ignorez pas, aucun musicien contemporain n'est supérieur à André Messager qui seul jusqu'à ce jour réalisa en France, par *Madame Chrysanthème*, la Comédie Musicale.

(Catulle Mendès, *Le Journal*, 17 novembre 1897)

On s'étonne peu des éloges de Catulle Mendès – collaborateur de *Messenger* dès 1888 avec *Isoline* – tout en remarquant qu'ils ne rencontrent pas vraiment de contradicteur. *Le Gaulois*, sous la plume de Félix Duquesnel, signale une partition « très supérieure à la moyenne habituelle; elle est d'abord de forme distinguée, d'orchestration soignée, et ce n'est plus la pacotille coutumière; ensuite elle fourmille de motifs heureux ». Le soiriste du *Petit Parisien* est « séduit par [la] grâce mélodique et [l']élégance » d'une musique que *Le Matin* juge « charmante, pleine de grâce pimpante et d'alerte fraîcheur ». Henry Bauer, dans *L'Écho de Paris*, loue une partition « d'une facture coquette et ingénieuse, de mélodie délicate et distinguée, d'orchestration légère, ouvragée et habile ». Sous sa plume apparaît encore l'adjectif « charmant », que l'on trouve également dans les colonnes du *Figaro* :

M. Messenger s'est montré là un musicien tout à fait charmant et dans la tradition agréable, claire et aimable, des maîtres français. Le trio des deux sœurs et du capitaine, la double prière qu'elles adressent à saint Nicolas, protecteur des pures amours, le duo de Blanche-Marie et de Gaston, où l'aveu de leur amour leur échappe, sont des morceaux tout à fait parfaits dans une note émue, mais restant gracieuse. Et, tout au cours de la partition, l'orchestre, discret et habile, nous donne un plaisir sans fatigue.
(Henry Fouquier, *Le Figaro*, 17 novembre 1897)

La presse salue unanimement le travail d'un musicien en pleine possession de son art, débordant d'idées tout en donnant l'illusion de la simplicité « et, quand il s'agit d'opérette, cette constatation [...] devient tout de même le plus affirmatif des éloges » (*Le Petit Journal*).

Mais s'agit-il bien d'opérette? Comme l'essentiel de la production légère au cours du dernier quart du XIX^e siècle, *Les P'tites Michu* doivent passer leur examen de conformité au genre. Emmanuel Arène, dans *Le Matin*, ouvre le bal : « Cette opérette est presque un opéra-comique, autant à cause de la musique de M. Messenger, toujours très fine et distinguée, qu'à cause du livret, d'une très aimable honnêteté, où tout le monde, au baisser

du rideau, se marie.» Le très sérieux Adolphe Jullien lui emboîte le pas dans son feuilleton du *Journal des débats* : se désolant des productions proposées à l'Opéra-Comique, il brandit *Les P'tites Michu* en modèle à suivre.

Dites franchement si l'on n'eût pas dû troquer, si cette simple opérette n'est pas très supérieure à ce que nous offre notre seconde scène lyrique et ne continue pas, avec beaucoup de délicatesse et d'ingéniosité dans le poème comme dans la musique, la série de ces grands ouvrages dont raffolaient nos pères et que nos fils se reprendront peut-être à aimer.

Elle est signée, il est vrai, de M. André Messager, cette partition des *P'tites Michu*, qui semble avoir ramené la fortune aux Bouffes-Parisiens et M. Messager est très au-dessus des compositeurs ordinaires de musique légère ; il s'est exercé dans tous les genres et son conte bleu d'*Isoline*, sa fantaisie japonaise de *Madame Chrysanthème*, son joli ballet des *Deux Pigeons*, son spirituel opéra-comique de *La Basoche*, en plus de nombreuses opérettes, ont bien prouvé que sa véritable place était à l'Opéra-Comique.

(Adolphe Jullien, *Journal des débats*, 19 décembre 1897)

Cependant, cette assimilation à un genre devenu noble ne tourne pas toujours à l'avantage de l'œuvre : si elle est bien un opéra-comique, que vient-elle faire sur la scène des Bouffes-Parisiens ?

Sur cette donnée anodine, mais divertissante en somme, M. Messager a écrit une musique dont il est loin de ma pensée de vouloir nier les mérites, mais, je le disais plus haut, qui appartient beaucoup plus au domaine de « l'éminemment français » ou de l'opéra-comique vieux jeu, si vous préférez, qu'à celui de l'opérette. [...] Mais, encore un coup, tout cela manque d'invention, de drôlerie et de cette fantaisie abracadabrante qu'exige impérieusement le genre... Oui, l'opérette moderne qui doit être à notre temps ce que celle d'Offenbach et d'Hervé fut à la fin de l'Empire, reste toujours à trouver et je continue à prédire un fier succès à celui qui, en une œuvre désopilante, en fixera la formule.

(Gaston Salvayre, *Gil Blas*, 17 novembre 1897)

Ces remarques du compositeur Gaston Salvayre entrent en résonnance avec celles formulées par Catulle Mendès (qui dénonce un livret « absolument dépourvu de belle humeur, de brio, de farce vraiment farce »), mais sont cependant isolées au sein d'un océan d'articles félicitant le théâtre de se détourner de la vulgarité avec cette histoire « exempte des grave-lures ordinaires » (*Le Petit Journal*).

Le livret paraîtra peut-être un peu doux, mais combien je préfère l'innocente histoire avec ses parties gracieuses aux combinaisons prétentieusement banales, à la grossièreté des lazzis, à la stupidité des quiproquos, à l'ignominieuse bêtise des personnages qui règnent au commun de l'opérette.

(Henry Bauer, *L'Écho de Paris*, 18 novembre 1897)

Histoire simple, honnête, presque ingénue. Un petit conte d'amour, sentimental par moments, dont la mère permettra la lecture à sa fille. Et ce petit conte, il s'est trouvé qu'il a plu, justement parce qu'il est simple et d'une bonne grâce un peu naïve. Le mot « gentil » est fait pour ce récit. Et dans le bon accueil que le public de la première a fait à cette gentillesse, il y avait, m'a-t-il semblé, une sorte de réaction contre la « roserie » outrancière d'autres œuvres.

(*Le Figaro*, article cité)

S'impose également, dans les colonnes des chroniqueurs, un argument que l'on peut penser soufflé par les producteurs du spectacle : contrairement à la dernière pièce jouée aux Bouffes-Parisiens, *Les P'tites Michu* s'adressent à l'ensemble du public ; « c'est une pièce que toutes les oreilles peuvent entendre et dont tous les âges peuvent s'amuser » (Adolphe Jullien).

Après *Les Petites Femmes*, genre plutôt libertin, *Les P'tites Michu*, pièce morale où les mamans pourront conduire leurs fillettes. [...] Cette gracieuse aventure est contée de façon un peu enfantine ; par cela elle sera la véritable pièce des jeunes filles ; je n'assure pas qu'elle amusera autant

les parents ; mais ceux-ci se consoleront en écoutant la jolie partition de M. A. Messager.

(*La Vie théâtrale*, 10 décembre 1897)

On n'accusera pas le directeur des Bouffes de manquer d'éclectisme, puisqu'aux polissonneries de *Petites Femmes* il fait succéder l'opérette honnête, sentimentale et patriotique, qui serait tout à fait digne d'être offerte en spectacle aux jeunes filles ayant bien travaillé, si l'on menait encore les jeunes filles aux spectacles honnêtes. Mais aujourd'hui l'instruction est si avancée ! Bref, les *P'tites Michu*, ce n'est pas tout à fait du théâtre blanc, mais c'est déjà du théâtre mauve. Je vous assure que je n'y ai pas rougi une seule petite fois.

(Monsieur Lohengrin, *Le Journal*, 17 novembre 1897)

En mettant à la scène les *P'tites Michu*, la direction des Bouffes-Parisiens a voulu tenter une réaction contre les tendances manifestées par la dernière pièce qu'elle a jouée [...]. Ces *Petites Femmes* n'étaient point destinées aux familles de vertu trop farouche : les *P'tites Michu*, au contraire, semblent avoir été surtout écrites en vue de plaire à cette catégorie de spectateurs.

(Albert Dayrolles, *La Lanterne*, 18 novembre 1897)

L'ensemble de la critique voit dans ce livret de l'opérette un conte moral et amusant. Les synopsis proposés (passage obligé du compte rendu de création) divergent cependant sur la manière d'interpréter l'issue de l'intrigue. Certains prennent le dénouement au pied de la lettre :

On finit enfin par distinguer la noble fille du marquis de celle des époux Michu, en les mettant toutes deux devant un panier d'œufs et une motte de beurre. L'une se met d'instinct à débiter les œufs et le beurre à la pratique, comme si elle n'avait fait que cela toute sa vie, tandis que l'autre y apporte une mollesse désobligeante. L'expérience est concluante, paraît-il ; c'est la loi d'atavisme à laquelle personne ne se dérobe.

(Henri Heugel, *Le Ménestrel*, 21 novembre 1897)

Francisque Sarcey (*Le Temps*) suit Henri Heugel en parlant lui aussi « d'atavisme », mais sans aller au-delà : le caractère des fausses jumelles a trahi leur hérédité ; leur place sociale répond à leurs dispositions innées. Il est étonnant de ne pas lire de passage traitant frontalement de cette question, qui est pourtant au cœur du livret. L'argument initial – pourra-t-on reconnaître la noblesse d'une jeune fille ayant été élevée comme un enfant de marchand ? – ressemble à une expérience scientifique et la naissance des jeunes filles au lendemain de l'abolition des privilèges a tous les airs d'un clin d'œil historique appuyé. La prédisposition des êtres à occuper telle ou telle place dans le spectre social chatouille à peine la presse socialiste. « Heureusement l'atavisme, qu'on connaissait avant Zola et même avant Ibsen, va faire des siennes », ironise Charles Martel dans *L'Aurore*. D'autres critiques leur préfèrent une perspective différente : c'est guidées par l'amour que les sœurs Michu ont choisi leur destin.



Affiche des Bouffes-Parisiens.
Bibliothèque nationale de France.

Poster from the Bouffes-Parisiens.
Bibliothèque Nationale de France, Paris.